

## LE GOUFFRE BERNARD

Luc WAHL  
Spéléo-Club du Haut-Sabarthez

Pendant le stage de perfectionnement technique «Arbas 78» organisé par l'Ecole Française de Spéléologie, des journées de prospection furent programmées. Une zone de recherche fut délimitée entre les Coumes Auère et Ouarnède en dessous du chemin de la Henne Morte. Au cours de la dernière journée de travail, le 27 juillet, après avoir contribué à désobstruer le gouffre Cendrine (X = 480960. Y = 75485. Z = 1127), découverte de notre ami ariégeois Emile Bugat, Bernard Fabre du Spéléo-Club du Haut-Sabarthez, découvrit un courant d'air provenant d'un amoncellement de blocs recouvert partiellement de végétation. La désobstruction ne posa pas trop de problèmes et un passage suffisant fut rapidement réalisé. La température du violent courant d'air qui s'en échappe a été prise par E. Bugat. Elle ne s'élève qu'à 6° C.

## DESCRIPTION

L'entrée d'environ 40×40 cm donne sur un toboggan de 5 m de dénivelée. C'est à la base de celui-ci que s'ouvre le seul puits de la cavité. Mais après avoir franchi la chatière d'entrée, en haut du toboggan, une galerie en forme de couloir (2×1 m) donne accès à une première salle en arc de cercle et dont le sol est recouvert de pierres. Son extrémité est colmatée par une trémie rejoignant sans doute l'extérieur. Par terre, quelques ossements dont une boîte crânienne d'ours. Une cheminée de 7 m donne sur un petit boyau rapidement impénétrable. En revenant sur le puits, sur le côté droit, un méandre d'une quinzaine de mètres se termine par une petite salle circulaire où suinte un peu d'eau. Un petit puits de 2,50 m s'ouvre entre les blocs dans la partie étroite du méandre.

Le grand puits se présente par une ouverture de section ovale de 1,30×0,80 m; après 5 m environ, un fractionnement a été mis en place pour éviter un frottement. Le puits ne présente jamais une très grande section et son fond est atteint après une descente de 27,50 m (en partant du premier spit) soit à 32 m par rapport à l'entrée.

A - 20 m, une ouverture de section rectangulaire donne sur une salle d'éboulis se terminant elle aussi par une trémie. C'est dans l'entrée de cette salle que nous découvrons posé sur le sol un amoncellement d'ossements, que nous avons récoltés et déposés dans l'Ostéothèque de comparaison de Malarnaud-Soulabé (Ariège) où il a été enregistré.

Monsieur le Directeur L. Pales, directeur de recherches au CNRS et propriétaire du laboratoire, nous a signalé qu'il s'agissait d'un ours brun *Ursus Arctos* (peut-être primitif). Le squelette n'est pas fossile. Le crâne est particulièrement long et l'animal d'une taille peu commune. Sa croissance n'était pas encore terminée, comme le montrent les épiphyses des humérus qui ne sont pas encore soudées. Ses dimensions sont supérieures à celles de tous les ours bruns européens actuels, dimensions que donne le docteur Marcel Couturier dans son grand ouvrage sur l'ours brun.

Dans la voûte de la salle s'ouvrent deux cheminées de 5 m chacune.

C'est au fond du puits que nous retrouvons le courant d'air. A l'ouest de la salle, un ressaut de 3,50 m donne sur une faille. Celle-ci est vite impénétrable dans la partie d'où arrive le vent. Des pierres lancées vers le fond étroit de la faille arrivent parfois à tomber dans un puits où un écho très sonore annonce son arrivée, après une chute de deux ou trois secondes en rebondissant sur les parois. En face de cette étroiture, «un petit couloir» revient en arrière et passe sous la salle pour déboucher par une chatière impénétrable dans un boyau au niveau de la salle. Ce dernier boyau long d'une dizaine de mètres se termine par une étroiture d'où semblent venir de très légers mouvements d'air. Une cheminée s'ouvre dans la salle, nous l'avons remontée jusqu'à une petite plateforme couverte d'argile orange. Nous avons pu constater que la cheminée se terminait en cloche. Sa hauteur est d'environ 20 m.

---

Le fond du gouffre (- 36 m) semble très difficile à désobstruer, il faudrait agrandir la faille au moins sur 3 m. Mais, à l'extérieur le terrain est riche en trous souffleurs, avec le gouffre Annie, le Cendrille et le Québec. Le gouffre Barnache n'est pas loin non plus (220 m à vol d'oiseau) et un autre trou souffleur n'a pas encore été désobstrué et ne demande qu'à livrer ses secrets.

---

Francis BUGAT  
Groupe Spéléologique des Pyrénées

---

La proximité du Sandrine, le courant d'air glacial, cette résonance et ce puits que l'on ne peut atteindre mais dans lequel les petits cailloux que l'on jette dans l'étroite fissure tombent parfois; le texte de Luc Wahl que je relis souvent... Non, je ne peux oublier cette entrée qui, depuis sa découverte durant le stage de perfectionnement technique «Arbas 78», trotte dans ma tête.

Début juin 1984..., Xavier Goyet me propose l'ouverture des pertes de Coume Ouère. Ce travail, malgré deux tirs ne m'inspire pas trop. Le courant d'air s'inverse souvent dans la même journée et moi... je préférerais le Bernard.

Les 16 et 17 juin 1984, alors que Xavier et Michaël vont aux Pertes de Coume Ouère, je reste avec le jeune Stéphane Boyer et nous commençons la désobstruction de la faille soufflante au gouffre Bernard. Les jours suivants, souvent en soirée (car les jours sont longs à cette époque), 6 tirs en placage sont effectués pour venir à bout de la chatière B.S.D. («Bugat se décarcasse» J.J.).

M'accompagnent, 1<sup>er</sup> tir : Xavier Goyet; 2<sup>e</sup> tir : Philou Tancrede; 3<sup>e</sup> tir : Joël Ornic; 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> tir : Fernand Martin; 6<sup>e</sup> tir : Michaël Di Méglio.

Ce dernier effort nous permet de descendre un puits de 11 m puis de trouver une nouvelle étroiture en trou de serrure suivie par un soupirail de section très juste où les «baraqués» ne passent plus. Plus fin que Michaël, j'arrive à me glisser et débouche dans le vide d'un puits de 10 m. Je ne sais pas comment je remonterai... Mais je verrai bien ! Pour l'instant je suis pris par la découverte. Je quitte la corde et je m'enfonce dans le méandre qui continue et d'où provient le courant d'air. Quelques mètres plus loin, il se divise : la branche de gauche sera le réseau Sandrine (là, j'extrapole en imaginant que c'est la suite du gouffre voisin et dont la désobstruction ne se justifie plus). Celle de droite me conduit au sommet d'un puits de 7 m que je commence à équiper. Je n'entends plus les violents coups de marteau que Michaël et Philou (qui entre temps nous a rejoints) donnaient sur les parois du soupirail. Ce sont des «Reviens» autoritaires qui me parviennent. Que se passe-t-il ?... J'obéis et à la base du puits je comprends : ils ont le manche du marteau et le reste est à mes pieds ! Je n'ai plus qu'à essayer de remonter.

La chatière «des gros» ouverte, Michaël, Philou et Joël descendent à leur tour mon terminus solitaire. Le lendemain, Michaël et moi dans ce réseau explorons comme deux «Papys déchainés». Nous descendons un puits borgne de 15 m. Une vire donne sur un puits de 12 m au fond une galerie, un ressaut de 3 m et trois départs, tous avec ce courant d'air prometteur de jonction avec le grand réseau Félix Trombe (zone qui va devenir un véritable couvent pour jeunes filles). Il est minuit lorsque nous débouchons au sommet d'une «marche» : le puits Hélène. Les pavés que nous y jetons dévalent en vrombissant, éclatent sur la paroi, disparaissent dans un sifflement lointain avant de faire entendre le son sourd et profond du choc final. Au moins 100 mètres !

### Reprise de l'exploration le samedi 7 juillet

Avec Joël Ornic, Stéphane Boyer, J.-C. Bonnafous, nous découvrons le puits Christine. Le troisième départ nous réserve le puits Isabelle.

Le dimanche 8 juillet, avec Fernand martin, nous équipons les puits Isabelle. La topo est réalisée jusqu'au sommet du puits Marie-France. Pendant ce temps, Stéphane et Jean-Christophe descendent le Christine. 100 m de corde ne suffisent pas pour toucher le fond. Ils notent un départ important à 60 m de profondeur.

Lundi 9 juillet, Michaël Di Méglio et Jean-Pierre Valadié rééquipent le Christine, remontent sans toucher le fond, visitent les puits Isabelle, délaissent le Marie-France et explorent 30 m de puits. Ils s'arrêtent devant une lucarne de 10 x 15 cm, avec un fort courant d'air. L'explosif est nécessaire pour passer.

Le vendredi 13 juillet, Michaël Di Méglio et Jean-Christophe Bonnafous «jonctionnent» le fond du Christine avec le Pont de Gerbaut. Avec Murielle Maestripieri (Mumu) nous déséquippent l'explo du 9 juillet et descendons le puits Marie-France. J'entends distinctement les autres au fond du Christine.

Les 14 et 15 juillet, Philou, Christian Sanchez, Mumu explorent le début du réseau Sandrine. Ils descendent les «ailerons de requins», le puits Lise et s'arrêtent dans le «-35° à l'ombre» (75 m).

Le 20 juillet, avec Philippe Mathios et Mumu, nous rejoignons par ce puits l'amont des 5 Ippis, exploré par Christophe Pelucchi et Jean-Jacques Monier depuis le Pont de Gerbaut.

Le 22 juillet, avec Jean-Claude Lemeur nous continuons le fond du Marie-France. Une succession de puits taillés dans une roche noire très délavée jonctionne comme prévu, une nouvelle fois avec la salle Michel Juhle. Nous visitons la salle.

Début août avec Jean-Denis Louyriac, Laurent Roskam, Philippe Sabatier, nous visitons le sommet de l'Hélène. Je découvre le puits Marie-Louise, très large, très grandiose, branche parallèle à l'Hélène. Copieusement arrosé, on n'en distingue pas le sommet, par contre on y voit des lucarnes qui doivent inévitablement donner dans d'autres puits rejoignant la salle Michel Juhle.

Au total, c'est près de 1000 mètres de conduits pour la plupart verticaux, reliés au réseau Félix Trombe.

